

PAGES
MANQUANTES

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :

UN AN - - - - - \$2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs
Six mois - - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

REVE D'ARTISTE

Parfois j'ai le désir d'une sœur bonne et tendre,
D'une sœur angélique au sourire discret :
Sœur qui m'enseignera doucement le secret
De prier comme il faut, d'espérer et d'attendre.

J'ai ce désir très pur d'une sœur éternelle,
D'une sœur d'amitié dans le règne de l'Art,
Qui me saura veillant à ma lampe très tard
Et qui me couvrira des cieux de sa prunelle ;

Qui me prendra les mains quelque fois dans les siennes
Et me chuchotera d'immaculés conseils,
Avec le charme ailé des voix musiciennes.

Et pour qui je ferai, si j'aborde à la gloire,
Fleurir tout un jardin de lys et de soleils
Dans l'azur d'un poème offert à sa mémoire.

EMILE NELLIGAN.

Erin go Bragh

Non, ce n'est pas encore le soleil
de la liberté qui se lève sur toi,
Erin mavourneen, ce n'est pas sa
lumière éclatante, immortelle, mais
c'est son aurore, et, les grandes co-
lonnes basaltiques de la Chaussée
des Géants, et, les rivage d'Antrim,
où tristement soupire la mer du
Nord, ont tressailli à son approche
radiieuse.

Vient-il donc ce demain qui t'est
réservé, ô Irlande, et Patrice, enfin,

sur tes malheurs sans nombre, a-t-il
assez pleuré ?

Défenseurs de Gaël, que le temps
ne lasse ni la force ni la vigueur de
vos coups. Défenseurs de Gaël, frap-
pez droit et ferme : la cause est
grande, elle est noble, elle est sainte,
le Dieu de justice et de pitié est avec
vous.

Oh ! le jour d'entre les jours, où
la blonde Hibernie, délivrée du joug
du Sanessach maudit, élèvera son
front libre et fier parmi les nations.
Oh ! le jour d'entre les jours, où

l'antique symbole, la harpe d'or des
bardes, accompagnera l'hymne écla-
tant de la délivrance, auquel se mê-
leront la voix sublime des lacs, et le
son ravissant des cloches aux bords
de la Shannon.

Mornes ruines qui pleurez sur ce
peuple asservi, relevez-vous ! car,
la pierre du destin, la pierre noire
d'Iona a parlé et l'heure n'est
pas loin où la douce Milésie retrou-
vera sa splendeur et sa grandeur
première.

Non, ce n'est pas le soleil de la
liberté qui se lève sur toi, Erin ma-
vourneen, ce n'est pas sa lumière
radiieuse, triomphale, mais c'est son
aurore....

FRANÇOISE.

Ce 17 mars, 1904.

Lord Chesterfield

I. Ce qu'il était. — II. Ses lettres.

Ce que l'on appelle le radotage des
bonnes gens en général, n'est que
l'écho de la préoccupation dominante,
du principe directeur de toute leur
vie. Ainsi, il paraît que Saint Jean,
dans son grand âge, ne faisait que
répéter: "Aimez-vous les uns les autres"
n'attendant pas toujours, comme les
gens qui ont l'oreille dure, le point
final de la phrase de l'interlocuteur,
pour p'acer son précieux avis.

Sans vouloir comparer Lord Ches-
terfield au moins excellent des cano-
nisés, je constate que le renotage de
sa vieillesse continuait aussi l'idée
fixe de son existence. Le refrain de
cet homme d'Etat qui fut, pour l'es-
prit, le Voltaire de l'Angleterre, était :
"Les grâces ! les grâces ! les grâces !"

Les belles manières, la souveraine urbanité, le tact exquis du mondain, l'*Art de plaire* en un mot, furent pour lui les objets d'un culte fervent.

De cet art mondain, il était à la fois le modèle et l'expert dont la compétence jugeait avec sévérité, même les façons royales et celles de la cour.

Les écrits de l'orateur qui fut comparé à Pitt ; du politique dont certains actes administratifs ont laissé des tracés encore discernables aujourd'hui les écrits par lesquels cette belle intelligence se recommande à la postérité sont : des *traités* concernant le *Culte des grâces*, c'est-à-dire les *Lettres à son fils*, puis, à son filleul, écrites à vingt ans d'intervalle et dont je vais dire deux mots.

Mais pour que nous fassions un peu connaissance avec leur auteur, rappelons que Lord Chesterfield vécut de 1694 à 1773. Il fut donc contemporain et ami de Voltaire, de Montesquieu, de Frédéric le Grand dont il déclina l'invitation à aller le visiter, ce qui lui causa un grand regret par la suite, contemporain aussi d'Addison, de Pope, de Swift, de Pitt Fox, etc. Contemporain encore, mais non plus l'ami, des deux Walpole, et de l'encyclopédiste Johnson. L'incident historique de sa querelle avec ce dernier, valut à leur génération le régal d'une escrime de plumes ; d'un échange de sarcasmes entre le spirituel pair d'Angleterre et Johnson le puissant, mais si excentrique homme de lettres. Ce dernier appelait ironiquement le comte de Chesterfield : "bel esprit parmi les lords, lord parmi les beaux esprits," et le comte ripostait en définissant Johnson : "Un respectable hottentot"

L'un était un grand seigneur, une des notabilités du grand monde de la capitale, l'arbitre des mœurs en Angleterre, une influence courtisée même par Johnson dont il était à ce point le protecteur que le dictionnaire lui était, d'ores et déjà, dédié. Johnson était un homme du peuple, un génie très fier mais fort rustique, habillé pitoyablement avec une tête énorme grotesquement coiffée. Il faut croire que cet ensemble n'était pas fait pour imposer à l'impertinence des laquais, car un jour ils firent attendre le grand homme dans l'antichambre commune de Lord Chesterfield avec le menu

fretin des fournisseurs et solliciteurs. L'aigreur qu'en ressentit Johnson s'accrut encore quand il vit sortir du cabinet de Lord Chesterfield le visiteur qui avait été la cause de son attente prolongée ; ce visiteur n'était autre que l'acteur Cibber. L'auteur du dictionnaire, se déclarant insulté, franchit alors avec indignation et pour la dernière fois le seuil du grand seigneur.

Bientôt une lettre publique révoquant la dédicace de son fameux ouvrage, avertit le monde de la rupture des deux hommes dont le plus jeune, et le protégé, ne faisait encore que naître à la célébrité.

Physiquement Lord Chesterfield n'était pas beau. Quelqu'un qui ne l'aimait pas, a dit de lui qu'il était un géant avorté. Certains de ses portraits feraient croire qu'il ressemblait à Voltaire par le nez autant que par l'humour cynique. Au moral, il n'était pas pire qu'un autre, comme l'on dit. Je suis portée à croire, d'après la biographie de Fox et de quelques autres de ses contemporains, qu'il valait mieux que la plupart d'entre eux, puisqu'il condamnait ouvertement le duel, s'élevait contre l'habitude de jurer, de jouer et dénonçait "l'usage bestial" de boire si commune à la jeunesse masculine d'alors.

Du jeu, comme presque tous les hommes et toutes les femmes de son monde, il avait été victime, mais, ainsi qu'il l'avoue ingénument à son fils : les conseils qu'il lui donne lui ont manqué à lui-même, dans sa jeunesse. Son vœu le plus cher est que cette expérience qu'il a acquise chèrement, profite à son élève. Echappant aux préjugés de son temps Lord Chesterfield cite comme exemple de l'empire qu'on doit avoir sur soi-même, la secte des quakers auxquels les intempérances de langage sont inconnues.

Et cependant, l'on est convenu d'attribuer au spirituel épistolier de l'Angleterre, des principes d'un machiavélisme mondain, d'une morale douteuse. Ses lettres à son fils ne sont pas immorales dans le sens courant du mot.

Elles seraient plutôt amicales. C'est-à-dire écrites dans un but purement humain. La religion et la morale n'y figurent pas comme règles de conduite, mais, comme subordonnées au succès,

comme des auxiliaires utiles d'une vie heureuse. Intitulées par l'éditeur : *l'Art de faire un homme du monde et un parfait gentleman*, elles constituent plutôt et véritablement, un traité de *l'art d'arriver*. L'excuse de leur manque d'élévation est qu'elles n'avaient pas la prétention d'aborder le terrain de la réforme intérieure chez ses correspondants et qu'elles n'étaient pas destinées à la publicité. Pour lui, le *bon sens* est la base idéale de l'éducation. On pourrait à la vérité le souhaiter plus spiritualiste ; toutefois ses censeurs ne sauraient lui refuser le témoignage que ce sermonneur d'une orthodoxie contestable est pourtant un unique exemple dans sa génération. Mais avant de parler de ses œuvres, achevons l'esquisse de notre auteur :

La maîtrise de soi était la clef de son caractère. Cela, qu'on lui impute à mal, ressemble déjà à une vertu. Mais, le but de cette vertu et celui qu'il assigne à ses jeunes protégés, sont : le bonheur et le succès terrestres ; son unique tribunal est le monde-mondain.

Même dans la seconde série de ses lettres, plus sérieuses et plus morales, il avoue cordialement à son filleul que les deux objets qu'il a eu en vue dans son éducation sont de lui procurer assez de savoir pour se distinguer au Parlement et des belles manières qui le feront briller à la Cour.

Quant, au surplus, il cite Cicéron, qui place le Décorum parmi les vertus capitales, il se garde bien de le contredire.

L'irréflexion n'est pas le péché d'habitude de notre personnage. Au contraire, il est éminemment pondéré et pratique. Les profonds calculs auxquels il soumet ses actes en sont quelquefois déconcertants pour le spectateur. Ainsi, on le voit refuser en 1725, l'Ordre du Bain, parce qu'il considère la récompense inférieure à son mérite, accepter, en 1730, l'Ordre de la Jarretière parce que juste, et décliner une ducherie en 1748, parce que supérieure à ce qu'il se croit en droit d'attendre.

Ce contrôle absolu, non-seulement de ses actes, mais, même de ses gestes, étaient pour lord Chesterfield l'A. B. C., de la tenue d'un gentilhomme. Une telle contrainte devait naturellement avoir pour effet de déguiser sous

une apparence hautaine et indifférente, les bons mouvements de son âme.

“ On m'a souvent vu sourire, disait-il, mais nul ne peut se vanter de m'avoir entendu rire. ” Le bon rire honnête, franc et ingénu lui paraissait vulgaire, indigne de créatures élégantes et raffinées.

“ Plus on apprend, ” écrivait-il encore à ce fils auquel, en bon père, il souhaitait le masque d'une imperturbabilité distinguée, “ moins on s'étonne, et moins l'on admire. ” Le principe de sa conduite était le précepte latin : *ne quid numis*. “ L'excès en tout est un défaut, ” formule appropriée à l'individu dont la galeté ne va jamais au-delà du sourire.

Si le mariage de cet homme avisé fut, comme la plupart de ses actions, le fruit d'un savant calcul, ses prévisions se trouvèrent trompées. Sa femme, Mélusina de Schulemberg, était fille naturelle de George II. Au lieu de le mettre en faveur à la cour, cette alliance, qui d'ailleurs ne fut pas heureuse, lui valut la disgrâce de la reine, très puissante.

Un beau trait du caractère de Lord Chesterfield était une grande indépendance qui ne se démentait pas, même devant l'hostilité royale. Cette indépendance fit que, dans un âge de partisanerie forcée, dit un biographe, il fut souvent isolé dans le monde politique. Elle n'était pas sans grandeur puisque, après avoir été ministre de Walpole, puis son adversaire redouté, il fut un des rares amis qui lui restèrent dans sa chute. Robert Walpole avait été le maître de cette longue administration qui sous George I, dura de 1721 à 1742. C'était un de ces politiques pacifiques, mais peu scrupuleux dont l'art d'éluder les conflits n'est souvent que l'art d'ajourner les solutions menaçantes et d'accumuler les difficultés pour des successeurs moins habiles. Il ne voulait, dit son historien, que des “ disciples souples et de dispositions inoffensives. ” La forte personnalité de Lord Chesterfield ne s'accommoda pas longtemps du pesant joug de ce ministre opportuniste, et la probité, chez le snob entiché d'honneurs et de titres, eut tout de même raison de l'ambition.

Chesterfield devint donc le dénonciateur du gouvernement corrompu

de Walpole. Sa carrière politique est l'une des plus brillantes de ces temps-là. Une ambassade à la Haye, la vice-royauté d'Irlande exercée avec la sagacité d'un haut politique, consacrèrent sa réputation d'homme d'État. Quant à son talent d'orateur, Horace Walpole—témoin peu suspect—parlant d'une de ses attaques contre l'administration de son père, déclare que : c'est la plus belle des philippiques. D'autres n'ont pas craint de le poser en rival de Démosthène et de Cicéron. Enfin son fameux discours sur la réforme du calendrier, en 1751, est resté comme un modèle de l'art oratoire. Sainte-Beuve l'appelle le La-Rochefoucauld anglais et dit de lui qu'il “ avait le coup d'œil lointain et les vues de l'avenir. ” En effet, il prédit la Révolution française, alors que le futur cataclysme n'en était qu'à ses toutes premières manifestations. La ruine de la souveraineté temporelle des Papes fut aussi prévue par son esprit avisé.

Le dernier acte politique de Lord Chesterfield fut de réconcilier, en 1757, Pitt et New Castle dont l'alliance devait avoir de si importants résultats pour leur patrie et amener dans la nôtre les mémorables événements de 1759.

Intellectuellement, Chesterfield ne valait pas moins que sous les autres rapports. Nul n'était mieux renseigné sur l'histoire contemporaine de l'Europe ni plus familier avec les anciens. Horace lui fournit la devise de sa dernière retraite, cette magnifique bibliothèque de *Chesterfield House* où le confine l'âge et les infirmités. Le sens de la devise est, je crois, quelque chose comme ceci : “ Parmi les vieux livres, je jouis de la douceur des heures et cherche l'oubli de la vie. ”

MME DANDURAND

A l'Université Laval

Après le succès de la soirée du Monument National et pour se rendre au désir d'un grand nombre, Mlle Vianzone donnera une conférence à l'Université Laval, le samedi, 19 mars, à 5 heures de l'après midi.

Sujet de la conférence : Histoire de l'Académie Française.

Amitiés de Femmes

Amitiés de femmes, entre femmes. Est ce que cela existe ? disent les sceptiques. La plupart des auteurs que j'ai consultés là-dessus ont l'air d'en douter ; voulez-vous quelques-unes de leurs appréciations ? Alphonse Karr prétend que l'amitié de deux femmes n'est jamais qu'un complot contre une troisième. C'est une méchante boutade ou plutôt une boutade méchante. Eugénie de Guérin après la mort de son frère, écrit à un ami : “ Nulle femme n'a pu, ni ne pourra le remplacer. Rien de fixé, de durable, de vital dans les sentiments des femmes ; leurs attachements entre elles ne sont que de jolis nœuds de rubans. Je les remarque ces légères tendresses dans toutes les amies. Ne pouvons-nous donc nous aimer autrement ? Je ne sais, ni n'en connais d'exemple au présent, pas même dans l'histoire : Oreste et Pylade n'ont pas de sœurs. Cela m'impacientie quand j'y pense et que vous autres ayez au cœur une chose qui nous y manque. En revanche, nous avons le dévouement. ”

Je fais appel à votre expérience pour juger s'il y a du vrai dans cette déclaration.

“ Qu'est-ce qui rend des amitiés si tièdes et si peu durables entre les femmes, entre celles mêmes qui sauraient aimer ? écrit Jean-Jacques Rousseau. Ce sont les intérêts de l'amour, c'est l'empire de la beauté, c'est la jalousie des conquêtes. ”

Et Belouino :

“ Les femmes deviennent plus susceptibles d'amitié en vieillissant. Alors les antagonismes qui les divisent n'ont plus les mêmes motifs. ”

Voltaire dit :

“ Les femmes sont donc capables d'arrêter tout ce que nous faisons et la seule différence qui est entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables ? ”

Thomas disserte ainsi sur le sujet :

“ C'est une grande question de savoir lequel des deux sexes est le plus propre à l'amitié. Les femmes en qui tout réveille un sentiment, pour qui l'indifférence est un état forcé et qui ne savent presque qu'aimer ou haïr sem-

blent devoir sentir bien plus vivement la liberté et le plaisir d'un commerce secret et les douces confidences que l'amitié fait et reçoit. L'amitié dans les femmes doit être rare, mais il faut convenir que lorsqu'elle s'y trouve, elle doit être aussi délicate que tendre. Elles ont une sensibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe : elles savent surtout donner du prix à mille choses qui n'en auraient pas. Il faudrait donc peut-être désirer un homme comme ami dans les grandes occasions, mais pour le bonheur de tous les jours il faut l'amitié d'une femme."

C'est dans Shakespeare que se trouve peut-être le plus beau témoignage rendu à l'amitié entre jeunes filles.

Écoutez le tableau qu'il en trace, en termes adorables dans les paroles qu'adresse Hélène à Hermia, (je ne ferai ni au poète ni à mes lecteurs l'injure de les traduire,) dans le songe d'une nuit d'été, au moment où l'amour va mettre un terme à leur douce affection d'enfance et de jeunesse.

Is all the counsel that we two have shared,
The sisters' vows, the hours that we have
When we have chid the hasty-footed
For parting us, — O, is all forgot?
All school-days' friendship, childhood
We, Hermia, like two artificial gods,
Have with our needles created both one
Both on one sampler, sitting on one
Both warbling of one song, both in one
As if our hands, our sides, voices and
Had been incorporate. So we grew
Like to a double cherry, seeming parted
But yet an union in partition,
Two lovely berries wouled on one stem—
And will you rend our ancient love
To join with men in scoring your poor

Cette amitié-là, prélude de l'amour, accorde souvent les plus pures et les plus vives jouissances que cette terre puisse donner. Plus tard, les affections de famille absorbent à tel point le cœur de la femme qu'elle ne trouve plus le loisir pour l'amitié, car il faut du temps pour cultiver cette plante délicate. Lorsque les circonstances ont isolé la femme, elle reporte toutes ses capacités d'aimer sur quelque âme sœur et elle goûte à nouveau les joies

d'une pure affection, augmentée encore par les trésors d'expérience qu'elle a amassés en chemin. Je serais tentée de croire que les périodes les plus favorables à ce sentiment, entre femmes, sont l'extrême jeunesse et l'âge mûr. J'ajouterai que l'immense changement opéré aujourd'hui dans l'éducation des femmes me paraît propice à l'éclosion d'amitiés solides et profitables parce que grâce à des vues plus larges, à un horizon de connaissances plus étendu, elles pourront joindre aux douces confidences féminines l'échange de pensées et d'opinions sur les grandes questions qu'agitent notre époque. Ces amitiés là ne seront plus de jolis nœuds de ruban, comme a dit Eugénie de Guérin. J'imagine que celle qui liait Mme de Staël et Mme Récamier devait être de ce genre. D'après les biographies de ces femmes célèbres entre toutes, leur affection l'une pour l'autre aurait été de celles dont le poète allemand a dit :

Sie fragen nich nach Mann und Weib (1) bien qu'il y eût entre elles, à première vue, des raisons suffisantes pour supposer une rivalité jalouse. On raconte qu'à un dîner, M. Talleyrand se trouvait assis entre les deux femmes ; Mme de Staël ayant sans doute constaté que les attentions du diplomate allaient de préférence vers la belle Juliette, lui demanda brusquement : " Si nous étions, Mme et moi, en danger de nous noyer, laquelle sauveriez-vous la première ? " S'inclinant avec politesse, Talleyrand répondit : Vous savez nager, Madame. Malgré son génie transcendant, Corinne était assez femme pour s'impatienter de voir les succès, l'adulation enthousiaste qui naissaient sous les pas de sa charmante amie ; cependant ce sentiment ne paraît avoir troublé en rien leurs relations, sans doute parce que Mme Récamier savait se faire pardonner sa beauté par un dévouement et une admiration à toute épreuve pour la femme de génie. A leur première rencontre, Mme de Staël avait 32 ans, Juliette Récamier, 21. Ce ne fut qu'une apparition qui laissa dans l'imagination de la plus jeune une impression si forte qu'elle la confia au papier. Des relations amicales ne tardèrent pas à s'établir et une correspondance

(1) Qu'importe que ce soit un homme ou une femme.

active révèle à quel point ces deux femmes de nature si différente s'étaient attachées l'une à l'autre. " Chère Juliette, écrit Mme de Staël, vos lettres sont maintenant le seul intérêt de mon existence. Combien je suis touchée de votre précieuse missive. Aussitôt qu'il en arrive une tout mon monde se précipite en s'écriant : Une lettre de Mme Récamier et l'on s'assemble pour l'entendre ! Chacun parle avec admiration de ma belle amie. Adieu, cher ange ! Mon Dieu ! que j'envie ceux qui sont près de vous ! "

En 1811, lorsque Mme de Staël résolut de s'enfuir en Suède, Mme Récamier voulut à tout prix aller embrasser son amie avant son départ. Celle-ci, craignant les foudres de Napoléon, l'implora de ne pas venir. Rien ne put dissuader Mme Récamier de son projet. Mais à peine fut-elle arrivée à Coppet qu'un décret d'exil de Napoléon la frappa. A cette nouvelle fatale, le désespoir de Mme de Staël ne connut plus de bornes. Elle écrit : " Je n'ose aller vous parler ! je me jette à vos pieds, vous implorant de ne me point haïr. Si vous pouviez lire dans mon âme, vous auriez pitié de moi. Adieu ! adieu, ange de bonté, puisse ma tendresse éternelle, compenser les ennuis que vous cause votre généreuse amitié pour moi ! Promettez moi de me conserver cette affection qui m'a donné ces heures si douces " Plus loin : " Vous ne sauriez croire l'émotion que m'inspire votre lettre. C'est au fond de la Moravie que vos paroles célestes me sont parvenues ; j'en ai versé des larmes de douleur et de tendresse, car il me semblait entendre la voix d'un ange, ainsi qu'Agar dans le désert. " Mais en voilà assez ce me semble, pour constater la sincérité et la durée d'une affection réelle entre ces deux cœurs, entre ces deux personnalités si attrayantes, entre ces deux femmes marquées l'une, du sceau du génie, l'autre de celui de la beauté et de la grâce.

Un autre exemple remarquable d'une amitié entre femmes nous est fourni par le cas des Dames de Llangollen dont la réputation était très grande dans toute l'Angleterre du XVIII^{ème} siècle. Vers 1760, deux jeunes demoiselles appartenant au meilleur monde, Lady Eleanor Butler et Mme Sarah Ponsonby se prirent d'une affection

si grande l'une pour l'autre, qu'elles n'eurent plus qu'un désir, celui de se consacrer leur vie et de se retirer du monde. Comme deux amoureux, elles allèrent cacher leur bonheur dans une retraite d'où leurs familles, vexées d'une telle excentricité, les rappellèrent en dépit de leurs protestations. Peu de temps après, nos deux amies s'enfuyaient ensemble de nouveau, sûres cette fois d'un asile inviolable, et disant adieu à tous les plaisirs d'une brillante jeunesse et d'un monde élégant. C'est dans une des plus gracieuses vallées du pays de Galles qu'elles s'établirent; elles y vécurent ignorées pendant des années, les voisins ne les connaissant que sous le nom des "Dames de Llangollen". Leur cottage, meublé avec un goût parfait et tout le confort possible regorgeait de livres, et de tableaux et désormais les deux femmes purent jouir l'une de l'autre en toute sécurité.

Cette douce existence dura près de soixante ans; elles ne paraissent avoir éprouvé aucun regret de leur décision et aucune fatigue, d'un si long tête-à-tête. On dit qu'elles ne sortirent pas une seule fois de leur heureuse retraite, pendant une période de 25 ans. Une fidèle servante qui n'avait pu se consoler de leur départ se mit à leur recherche et parvint à les découvrir. Elle les servit jusqu'à sa mort; Ses deux maîtresses lui élevèrent un monument qui devait servir à toutes les trois et qui existe encore. On peut lire d'un côté une longue pièce de vers à l'adresse de la fidèle Marie, et sur les autres, les inscriptions qui commémorent l'affection de ces amies modèles. Cet attachement romanesque avait peu à peu attiré l'attention du public; on voulut voir ces recluses d'un nouveau genre; comme elles étaient riches gracieuses, bien nées et de plus s'occupaient de littérature, des visiteurs distingués biguèrent l'honneur d'une correspondance, voire même d'une visite. Des relations agréables se nouèrent ainsi, entre elles et ce monde qu'elles avaient sacrifié sur l'autel de l'amitié. Mme de Genlis qui eut le privilège d'être admise sous leur toit ne tarit pas d'éloges sur le charme de son séjour, sur ce caractère élevé, les nobles qualités, le goût de ces dames; elle est enthousiasmée, en particulier,

d'une harpe éolienne suspendue à une grande fenêtre gothique, dont les cordes vibraient à tous les vents et remplissaient la demeure de sons mélodieux. Est-ce assez vieux jeu, tout cela? La description détaillée de toute la maison indique des tendances romanesques très-marquées. Le salon des deux Minerves, comme les nomme une dame écrivain de l'époque, était éclairé jour et nuit par une espèce de lampe à reflets de prisme qui donnait à la pièce tout l'air d'un sanctuaire. Le site pittoresque, à souhait, ajoutait au tableau la vraie poésie, peut-être.

Je crois que je trouve mes deux dames un peu ridicules et pourtant mon intention était de vous les présenter d'abord en héroïnes et il y a certes, quelque chose de touchant dans une affection aussi profonde, aussi durable. Toutes deux cultivaient les muses admiraient les poètes italiens, savaient plusieurs langues et possédaient des talents réels. Afin de se préserver d'invasions trop fréquentes de la part de leurs visiteurs enthousiastes, elles devaient souvent fermer leur porte, tout en exerçant à l'occasion une hospitalité charmante. Lady Eleanor Butler mourut à 90 ans; son amie qui avait à peine 17 ans lors de leur escapade lui survécut une année et la suivit à l'âge de 76 ans.

On voit donc qu'il y avait entre elles une différence d'une quinzaine d'années, ce qui me fait mieux comprendre cet attachement extraordinaire; l'aînée devait avoir exercé un ascendant irrésistible sur la toute jeune fille, entraînée par la sentimentalité romanesque de son âge. L'une avait sans doute vu assez du train de ce monde pour en être déjà revenue, l'autre, à peine arrivée au seuil, s'en était séparée sans le connaître et sous l'empire d'une affection réelle. Quoiqu'il en soit, selon le témoignage de plusieurs contemporains, en particulier de Miss Martineau, c'était un curieux spectacle que celui de ces deux antiques personnes en amazone flottante, chapeaux à plumes et perruques poudrées comme au temps de leur jeunesse et gardant aussi les idées et les manières du siècle précédent, heureuses de leur amitié, n'ayant jamais, ni par les longs soirs d'hiver, ni par les longues journées de l'été ou l'emprisonnement forcé dans les neiges de leur vallon, éprouvé le moindre désir de retourner dans la société, et donnant l'exemple d'une amitié égale à celle des Oreste et des Pylade. La vallée de Langollen est encore de nos jours un lieu de pèlerinage pour les âmes tendres qui placent au-dessus de tous les biens celui d'une pure affection partagée.

SOPHIE CORNU.

Professeur à l'École Normale McGill.

Songerie de Printemps

FLANANT l'autre jour par la rue Sainte-Catherine, mes songeries furent tout-à-coup attirées par la vision charmante d'un étalage de fleurs... Je m'arrêtai et je jette un coup d'œil plus attentif. Non, ce ne sont pas des fleurs, mais c'est ce qui les représente le mieux: des chapeaux de printemps. Je regarde quelle maison a le don de retenir ainsi mon esprit distrait. Elle s'appelle "Mille Fleurs." Jusqu'au nom qui est joli! J'entre regarder de plus près ces merveilles et égarer mes yeux, qui, depuis quelques jours ne voient que l'infécond chaos noir et triste des rues et des trottoirs. L'accueil que l'on me donne m'enhardit au point de faire longuement l'examen de tous les chapeaux étalés, et, j'avoue que j'ai vu là des créations vraiment délicieuses, qui feraient venir l'eau à la bouche de toutes les belles mondaines. Les formes des chapeaux sont très seyantes à la saison nouvelle. J'ai vu à "Mille Fleurs" des modèles qu'il faut vraiment aller admirer. J'avais le cœur tout patagé entre un élégant modèle en paille fantaisie brun foncé à travers de laquelle du tulle de même couleur, finement bouillonné, adoucissait encore l'ensemble. La calotte était cerclée de mignons boutons de rose et, c'était de suprême distinction que ce mélange de brun avec ces fleurs roses. Puis, cet autre en paille bleue-bleuet dont la passe relevée, garnie d'une dentelle dernier cri, faisait auréole à la figure. Et ceci encore en paille-blé sur lequel une boucle oblongue en acier retenait un nœud de ruban très flou. Une combinaison étrange et très originale que ce modèle rouge-piment avec la garniture rouge-caroubier. Puis, ces toques paille-satin d'un goût exquis, ces chapeaux de tout-aller si distingués dans leur belle simplicité. Je ne le cacherais plus, j'en étais émerveillée, et j'ai bien retenu l'adresse pour y retourner encore et pour vous engager à aller vous-mêmes, chères lectrices, y passer un joli quart d'heure. Voici donc: Mille Fleurs, salon de modes, 1554 rue Sainte-Catherine. C'est tout près de la rue Saint-André.

Et je me disais en retournant chez moi: La plupart des Montréalaises s'en vont dans l'ouest de la ville payer des sommes folles, quand elles pourraient se procurer ici à des prix très avantageux, des chapeaux d'un goût très sûr et dont tous les matériaux sont importés de New-York, de Londres, ou de Paris.

L'ouverture de l'exposition du printemps aura lieu le lundi, 28 mars.

Mais voilà averties, chères lectrices, et allez à "Mille Fleurs," c'est le paradis des élégantes.

JULIETTE.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XVII

(Suite).

Et de courir... correctement... et de tomber en extase... C'était touchant ! C'est alors qu'eut lieu le grandissime événement de la jou née : ne riez pas, c'en était un. Vous connaissez Mme Byrd... qui ne la connaît ? Eh bien ! elle est venue, ma chère, remorquant sa couvée de célébrités de cette année. Il y avait un homme d'Etat... sans état, probablement, un tragédien russe qui a l'air presque aussi tragique à la ville que le tragique néo-Lord Dartland hier soir, un violoniste dont le plus grand talent est de s'être tiré, seul, sain et sauf, d'un naufrage... ma's, surtout, il y avait

LA GRANDE SAUVAGE AUTRICHIENNE

récemment arrivée dans ce pays

VISIBLE SEULEMENT DANS CET ÉTABLISSEMENT SPÉCIAL

Je donne à la nouvelle la forme de l'affiche que voudrait, j'en suis sûre, p'acarder dans le monde entier Mme Byrd ; c'est sa plus récente acquisition.... Eh bien, ma chère, elle est tout simplement charmante, quoiqu'en costume de promenade, ce qui éta t une jolie faute d'orthographe !... Oh ! mais je ne ris plus : de la pointe des pieds à l'extrémité des cheveux, une perfection, et ce n'est pas assez d're. Ce qu'elle nous éclipsait to tes, malgré nos toilettes ! Bonté divine, quel bruit on fera autour d'elle si elle vient à Londres pour la prochaine Saison ! Son apparition a déchiré comme par enchantement la voile d'ennui qui nous étouffait. Personne ne l'avait vue encore, cette héritière miraculeuse de Sir Gilbert Nevvill... vous savez, ce pauvre Sir Gilbert qui a été brûlé dans le théâtre de Vienne l'année dernière. Il ne faut pas le nier, c'est la trouvaille par excellence de Mme Byrd. Elle peut mourir maintenant. Inutile de dire qu'elle a été tout de suite, et très résolument, ma foi ! la reine de la fête, pas Mme Byrd, l'héritière. C'était à qui pourrait se faire présenter à elle, et ceux qui ne l'étaient pas encore succombaient sous le dédain des premiers. Chacun des mouvements de la belle Autrichienne était surveillé, et c'était vraiment très amusant. Je ne crois pas qu'elle eût jamais été à une garden-party, non pas qu'elle fût intimidée et embarrassée, mais tout semblait l'étonner comme une enfant. Elle faisait des questions d'un baroque... mais nul ne souriait... Pensez donc, deux millions de rentes ! Aussi ce que tous les yeux masculins la couvaient, avec envie chez les célibataires, avec une rage secrète chez les .. autres, un homme à moustache noire, surtout — un ami de Mme Byrd, car elle lui fit très haut une scène tragique pour n'être pas venu depuis plusieurs mois à Collingwood ; il paraît qu'il était quelque chose comme en mission à l'étranger. .. ah ! celui-là, par exemple, doit être un tenace, car il ne quitta plus le charmant phénomène de la journée dès qu'il eut pu lui adr.sser un mot. A moins que la belle comtesse ne soit de bois ou de pierre, un succès pareil doit lui avoir quelque peu monté à la tête. Mais, ma chérie, il faut que je quitte mon buvard pour mon lit. Ainsi donc, bonsoir jusqu'à la prochaine causerie.

Toute à vous,

Kitty MILFORD.

Le même jour, Ulrique écrivait de son côté à l'hôtesse du *Soleil d'Or* à Glockenau, la priant d'emballer et de lui envoyer tous les effets personnels qu'elle avait laissés à la Maison de la Vierge, car elle n'y pensait pas revenir pour le moment. C'était de Morton qu'elle écrivait, car Mme Byrd, malgré sa détermination, n'avait pu arriver à garder l'héritière plus longtemps. La vérité est qu'Ulrique, après ce premier pas, éprouvait le besoin d'analyser

ses sensations nouvelles. Elle n'eût pas été femme si elle n'eût été un peu grisée par ce premier accueil, et le résultat de sa méditation fut naturellement de ne pas s'en tenir là.

Cette résolution prise, la solitude lui pesa, il lui fallait parler à quelqu'un de sa récente expérience, et comme elle ne connaissait personne que Charlotte elle se rendit à pied au Vieux Château.

Lady Nevvill fut moins surprise encore de la visite d'Ulrique que de son ton si animé, presque fébrile.

Dans son besoin de se confier, Ulrique raconta les prévenances dont elle avait été l'objet et les assiduités toutes particulières de l'invité à la moustache noire dont elle ne se rappelait plus le nom : on lui en avait tant présenté, de ces gentlemen !

Charlotte, pour rabattre un peu ce beau feu, lui expliqua que tant d'adorations ne pouvaient manquer à un "parti" aussi brillant que celui qu'elle se trouvait être. Elle était au plus beau de son discours contre la vénalité masculine, lorsque parut tout à coup Basile Rockingham.

A sa vue, Charlotte eut un tressaillement de triomphe et de bonheur. Il lui avait promis de revenir aussitôt son retour d'une mission diplomatique sur le Continent et il tenait parole.

—Soyez le bienvenu ! — dit-elle en tendant la main. — C'est plus tôt même que je n'espérais.

Lady Nevvill fit ensuite les présentations obligatoires.

—J'ai déjà eu le plaisir d'être présenté à mademoiselle, répondit Rockingham avec son plus suave sourire.

—Oui, — dit Ulrique, — c'est monsieur qui, à la garden-party, a été p.ur moi, toute la journée, d'une si galante prévenance.

Le tonnerre, tombant aux pieds de Charlotte, ne lui eût pas causé une émotion plus violente que ces quelques mots. Elle pâlit affreusement, regarda Ulrique dont la beauté lui fit mal, pressentant nettement en elle une rivale dont la jeunesse et la fortune ne pouvaient que triompher. Cette visite, très brève d'ailleurs, fut pour elle une torture.

—Insensée !... insensée !... de n'avoir pas prévu et détourné ce danger ! s'écria-t-elle dès qu'elle fut seule.

XVIII

LE BONNET DE VEUVE

M. Rockingham était debout sur le tapis de foyer de sa chambre à coucher à Collingwood, les jambes écartées, le dos au feu, la tête baissée, et les sourcils contractés, dans l'intime travail de pensée évidemment profondes, mais d'une diplomatie à coup sûr toute personnelle.

Un mois s'était presque écoulé depuis le garden-party des Dartland et le temps humide de septembre rendait la chaleur du feu tout particulièrement agréable à l'ex-ministre plénipotentiaire, qu'un long séjour dans les pays intertropicaux avait rendu frileux. Il était à la fois rêveur, triomphant et perplexe.

Au grand désespoir de Mme Byrd, M. Rockingham devait quitter Collingwood le lendemain. Le télégramme qui l'informait de sa nomination au poste par lui sollicité ardemment pendant la dernière année était ouvert sur

sa table. Il devait être à Londres le lendemain, et huit jours après quitter l'Angleterre. Il avait d'abord pensé partir par le train du matin, mais un instant de réflexion lui avait fait choisir le train de nuit ; il gagnerait ainsi l'après-midi et se disposait à la bien employer.

D'après le programme qu'il s'était tracé au printemps, c'eût été le moment de presser activement les choses avec Charlotte ; or, il n'était plus du tout, comme alors, décidé à se contenter de son douaire, et ce n'était plus à elle qu'il pensait en ce moment, dans sa méditation frileuse aux flammes du foyer.

—J'étais un sot— murmura-t-il, — et si je ne l'avais rencontrée, elle, quel'e irrémédiable boulette j'aurais faite ! Sous aucun rapport il n'y a de comparaison à établir. Dieu du ciel ! quels yeux... Je n'ai rien vu qui s'en rapproche, pas même en Grèce, pas même en Espagne !

Et le diplomate, l'homme froid et pratique, tomba bel et bien dans une véritable rêverie. Bientôt, avec une secousse d'impatience, il releva la tête.

—Des yeux, vraiment, —dit-il avec un sourire ironique. Si elle n'avait pas d'avantages plus solides que les yeux, la pauvre Charlotte aurait encore pu être heureuse Rockingham, mon ami, soyons sérieux. Pour le moment, il faut de la prudence ; trop de hâte pourrait tout gâter. Puisqu'il faut que je parte, ménageons-nous une séparation strictement courtoise avec une insaisissable nuance de sentimentale amitié... c'est cela. Ne suis-je pas avec elle en termes peu embarrassants de professeur à élève ? La poignée de main exprima un cordial "au revoir" de compagnon de tennis, puisque chez les Dartland je lui ai montré ce jeu... une poignée de main de "par-dessus le filet." Ce sera parfait aussi. Ah ! le rêve serait de l'amener à venir à Londres au printemps... et si elle y vient le cœur libre, je deviens maître de la situation. Au milieu de la foule de visages étrangers, le mien paraîtra presque comme celui d'un ancien ami. Quelle excellente entrée de jeu ! Oui, il me faut absolument le terrain neuf de Londres, ne fût-ce que pour être hors de la voie de Charlotte... Allons, allons, tout ceci ne me paraît pas trop mal arrangé, monsieur le diplomate !

Rockingham enfonça ses mains plus profondément ses mains dans ses poches, releva ses épaules jusqu'à toucher ses oreilles, et sourit à son évidente victoire future.

Après avoir donné ses ordres pour que ses bagages fussent prêts à son retour, il se rendit à Morton de bonne heure dans l'après-midi. Politiquement, il alla d'abord au Vieux Château. Il ne pouvait se dispenser de prendre congé de Charlotte, et n'était-ce pas d'ailleurs le prétexte le plus naturel d'aller saluer la jolie souveraine du Château Neuf.

Charlotte était chez elle, toute préoccupée d'une note qu'elle venait de lire dans un journal très informé des choses du monde, *The Spy*, autrement dit *l'Espion*. Cet entrefilet insinuait qu'il y avait toutes bonnes raisons de croire que la veuve de certain baronnet qui avait péri l'année précédente de la façon la plus tragique, unirait prochainement son sort à celui d'un de nos plus éminents di-

plomates. C'était transparent, et, comme elle n'y était pour rien, c'était donc que Rockingham n'avait pas caché ses projets. Six mois auparavant, cette petite note du *Spy*, évidemment basée sur les visites de Basile à Morton, eût fait tressaillir Charlotte de joie ; maintenant elle lui semblait ne devait donner qu'un pénible éclat à une défaite que sa seconde vue de femme amoureuse lui faisait sentir imminente. Et cependant l'éclair qui brilla dans ses yeux à l'annonce de la visite du diplomate et surtout le frémissement joyeux que lui causa la nouvelle de son départ étaient des signes visibles que l'espérance ne s'était pas, malgré tout, tout à fait envolée de son cœur. Basile le comprit et cela l'engagea à écourter sa visite autant qu'il fut poliment possible. Homme de calcul, mais non méchant, il ne s'attardait pas aux cruautés inutiles. Lorsqu'il se leva pour prendre congé, elle resta un moment indécise avant d'avancer la main.

—Vous allez au Château Neuf ? — dit-elle vivement et d'un air soupçonneux.

—Oui. Avez-vous quelque commission ?

—Non, je n'ai pas de commission, mais je... j'avais pensé à y aller cette après-midi.. Vous serait-il égal de m'y conduire, car je n'ai pas encore donné d'ordres pour la voiture ?

M. Rockingham était trop expert diplomate pour ne pas, malgré son secret dépit, s'incliner en signe d'assentiment.

Charlotte voulait à tout prix s'assurer de ses propres yeux du plus ou moins d'avancement des travaux d'approche de Basile vis-à-vis de l'héritière maudite, et elle était certaine que la façon dont ils se diraient adieu l'éclairerait sous ce rapport. Cette fantaisie de la veuve de Gilbert ne fit que confirmer Rockingham dans son projet de tout faire pour attirer Ulrique à Londres la Saison suivante. Décidément cette Charlotte devenait tout à fait gênante ; et puis ne serait-ce pas généreux de lui épargner ainsi la douleur d'être témoin d'une cour dont elle ne serait plus l'objet ?

Par une singulière coïncidence, Ulrique avait aussi remarqué l'article du *Spy*, qui avait tant contrarié Charlotte ; car, parmi d'autres talents, elle avait déjà acquis celui de consacrer un peu de ses trop longs loisirs à la lecture des journaux mondains. Si inexpérimentée qu'elle fût, elle n'avait pu ne pas donner son nom à la veuve du baronnet, mais il ne lui vint pas à l'idée d'établir une corrélation entre l'éminent diplomate et sa nouvelle connaissance, rencontrée d'ailleurs à peine deux ou trois fois depuis la garden-party des Dartland. Dans cette petite note, elle n'avait vu qu'une chose, c'est que la veuve de Gilbert songeait déjà ouvertement à se remarier, alors qu'un an ne s'était pas écoulé depuis l'affreuse catastrophe du Ring-Theater. Cette femme ne se contentait donc pas de n'avoir pas aimé Gilbert, il lui fallait dès avant l'expiration de son veuvage le proclamer ainsi à la face du monde.

(A suivre.)

A Mademoiselle Thérèse U.

Trop courts hélas ! les instants de bonheur
Minutes d'or, réconfortant le cœur !

Vous êtes venue—et nos rangs enthousiastes et bien pressés vous ont dit combien nous aimions à saluer en vous la femme si distinguée de la Patrie française.

Votre nom seul avait déjà tout ce qu'il fallait pour rencontrer partout le sympathique accueil qui va toujours au mérite vrai, et que s'est acquis la délicate Pensée qui éclaire, console et fortifie.

Aussi notre beau Canada est-il tout heureux de vous recevoir. A notre chaude et cordiale bienvenue, vous avez bien voulu répondre du meilleur de votre âme toute rayonnante du plus patriotique dévouement. Et vos sœurs canadiennes, je voudrais dire, ont bien su le lire dans la caresse de vos yeux comme dans la toute sympathique pression de votre main. Et maintenant, plus fort et plus ardent est le souhait de vous revoir, pour vous entendre nous dire quelque chose de ces sentiments qui passent en vous et qui se font si beaux sous votre parole.

A vous donc, charmante visiteuse, à vous notre mei leur merci.

Nous vous le donnons ici en ces pages pour le mieux prolonger en le laissant vibrer toujours. Et si enfin, les échos allaient vous jeter mon humble nom, puissé-je avoir l'orgueil exquis de vous dire : c'est pour vous que ma plume a tout d'abord parlé !

EUGÉNIE-MARIE.

Le Coin de Fanchette

Mes correspondantes devront me pardonner de ne pouvoir aujourd'hui répondre à toutes.

Lina — Mlle Vianzone sait depuis son arrivée combien toutes les Canadiennes l'aiment profondément. 2° Impossible de me rendre à ce désir malgré le plaisir que j'aurais de vous être agréable.

Magdeleine du Désert. — Hélas ! ce sont les femmes qui s'oublient que le monde oublie le moins. Quand on est jeune on n'a que de la sévérité pour

cette sorte de femmes, mais quand les années ont donné plus de discernement, quand on a appris à mieux connaître la vie, c'est de la pitié que l'on sent avoir pour ces malheureuses. Pourquoi leur donner tous les torts, les accabler d'affronts et d'ignominies ? Ne conviendrait-il pas de partager au moins ces insultes avec les compagnons de leurs fautes ?

Antisémitisme.—J'espère être au-dessus de tout préjugé de race et les Juifs ne m'inspirent nullement "de dégoût", comme vous dites. En voulez-vous des Juifs qui ne sont pas si à dédaigner après tout ? Pour n'en nommer que quelques-uns : Henri Heine, Meyerbeer, Spinoza, Gambetta, Beaconsfield. Et puis le Christ lui-même n'était-il pas juif ? Quelle est donc, à vous, la religion qui vous apprend à avoir si peu de charité pour votre prochain.

Loup blanc.—Il est assez facile de juger du caractère d'un homme par l'étude de son expression, bien que Charles Dickens, dans un de ces romans fait dire à un de ses personnages : "Nous ne pouvons jamais savoir ce qui est caché au fond des cœurs ; et si les cœurs étaient éclairés par des fenêtres, quelques uns feraient bien d'en tenir les contrevents fermés.."

Chercheur demande quel est l'auteur de cette poésie dont il n'a qu'une strophe, celle-ci :

O Femme ! par vous l'homme est réhabilité
Par vous son front s'exalte et s'extasie,
Les poètes par vous croient à la poésie,
Comme les bois frôlés d'oiseaux croient à l'été
Chercheur demande aussi la poésie tout entière. Je regrette pour ma part, de ne pouvoir le renseigner à ce sujet.

Admiratrice sincère.—Le livre "Lettres du Père Didon" et "En Terre Sainte" sont en vente chez Beauchemin, rue St-Paul, je crois.

Petite Fille.—Carème était le nom du fameux cuisinier de Napoléon Ier.

Bénigne.—"Départagé" est français.

Caran d'Ache.—Mon cher, si notre ami est borgne, regardons-le de profil.

Un lecteur.—Votre bonne correspondance relativement à l'alcoolisme paraîtra bientôt.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D. *Quelle réponse doit-on faire aux lettres ou aux cartes que l'on vous écrit, à l'occasion de la mort d'un parent ?*

R. Il vaut mieux répondre, ne fut ce que par quelques lignes, aux lettres de condoléances. Quant aux cartes de sympathies, vous y répondez par l'envoi de la vôtre.

D. *J'aimerais à annoncer mes fiançailles. Quel est le meilleur moyen ?*

R. Dites la nouvelle à une ou deux de vos amies, le reste se fera tout seul. Si vous désirez donner plus de relief à la chose, invitez à une soirée le cercle intime de vos connaissances et présentez à toutes : "Monsieur un Tel mon fiancé."

D. *Peut-on porter des gants blancs avec un tuxedo ?*

R. Certainement.

D. *Les hommes doivent-ils porter des gants blancs au théâtre ?*

R. En général, les hommes ne gardent plus leurs gants, au théâtre, de sorte qu'ils peuvent y aller avec les gants qu'ils voudront.

LADY ÉTIQUETTE.

Emile Nelligan

L'article sur le livre de l'intéressant jeune poète est forcément remis à la prochaine livraison.

Nous accusons réception d'un joli journal intitulé *Montréal Modes*. Ainsi qu'il est dit dans l'article avant-propos, ce journal comble une lacune dans le journalisme canadien. Nous avons les nouvelles politiques, littéraires, mais aucun conseil de modes. Nos compliments donc au nouveau confrère. La revue est illustrée d'une façon très agréable. S'adresser à la directrice, Mme Gorcy, rue Emery, Montréal.

Bientôt les élégantes ne voudront plus d'autres chapeaux que ceux du salon de modes "Mille-Fleurs," 1554, rue Sainte-Catherine.

Parfum Lilas blanc Bourbonnière. En vente chez tous les pharmaciens, 15 cts l'once.

Lettre d'Ottawa

Ottawa, 14 mars, 1904.

Ma chère Directrice,

“LES beaux soleils morts ont reparu” disait jadis Hégésippe Moreau, qui n'était, vous le savez, pas plus bête qu'un autre.

Oui, les beaux députés en sommeil se sont réveillés, jeudi dernier, dans leur fauteuil parlementaire. Plusieurs d'entre eux, qui avaient eu le cauchemar des élections ont été des plus heureux de se retrouver là, car, voyez-vous, parmi tous ces appelés, combien eussent été élus ?

Ces messieurs goûtent donc un bonheur relatif paradisiaque. Ils vont de nouveau plastronner pour la galerie, s'étirer d'aise, causer, crier, bailler, interpeller, s'applaudir, se conspuer, faire revenir les questions sur l'eau, trancher les situations, aller d'interpellation en amendement, en se gargarisant du jargon parlementaire. Plus ça change, plus c'est toujours pareil.

L'ouverture a été brillante avec quelques grains d'intérêt en plus. C'est qu'il y avait du nouveau, comme on dit ; du nouveau sur les bancs ministériels, du nouveau parmi la députation, du nouveau partout, enfin. L'entrée triomphale, vendredi, du bébé-député, M. Armand Lavergne, au bras protecteur de Sir Wilfrid Laurier, a fait verser des larmes d'attendrissement à ce sexe intéressant auquel il doit sa mère. Songez que tout Ottawa a vu — il semble que c'est hier — le député de Montmagny en culotte courte, pelotant de la neige dans les rues de Sandy-Hill. Aujourd'hui, il va peloter la gauche. Il faudra assister à cela.

Tout neuf encore, l'huissier de la Verge-Noire. Pour l'honneur du journalisme, il n'a pas l'échine trop souple. Ça viendra, pourtant, avec deux ou trois sessions. La vie politique, c'est ça qui vous retape et vous défait un homme.

Je constate avec stupéfaction que M. St-Denis LeMoine est encore sergent d'armes. Un quasi-millionnaire, si c'est pas honteux ! C'est-à-dire que ce n'est pas d'être millionnaire qui est honteux, mais de ne pas lâcher une position qui ferait le bonheur d'un pauvre père de famille — voire même celui d'un pauvre bougre de vieux

garçon qui pourrait avec ces émoluments “s'y marier,” ainsi qu'on chante dans *La Belle Française*. Je propose une interpellation de la part du gouvernement, suivie d'un amendement de M. St-Denis LeMoine.

Après la séance solennelle de l'ouverture le vendredi, il y eut retrait de la foule vers les salons du Président de la Chambre. Délicatement jolie comme une figurine de Saxe, la nouvelle présidente, et mise avec un goût très sûr et distingué.

Mais voilà ! ce sera un salon anglais. Mme Belcourt, en dépit d'un époux canadien-français et du sang de Lafontaine qui coule dans ses veines, — n'entend à peu près que l'idiome britannique et nous avions le droit d'espérer un salon français cette session encore. La charmante et douce Mlle Belcourt, heureusement nous reste. J'accorde toutefois un regret aux réunions si spirituellement françaises de Mme Brodeur, et pour faire diversion, je vais enseigner au député de Haldimand à prononcer le mot : imperturbablement. Il y est encore empêtré, le malheureux !

Ce qu'il faut à Ottawa, je le déclare sans ambage, c'est une ministre (1) canadienne-française qui ouvre beaucoup et souvent ses salons.

Ce ne serait absolument pas délassant pour la “ministresse” mais très amusant pour ses hôtes, et l'effet général, excellent. Il faut à la députation — et à ses avis — un bon petit coin où se rallieraient les bons esprits, où les saillies et la gaîté d'une gauloiserie de bon aloi mousseraient, comme le bon vin, sous l'encouragement aimable d'une hôtesse assez jeune pour s'en amuser, assez intelligente pour les comprendre, assez sympathique pour les encourager et les provoquer.

Le salon de Lady Laurier est et ne peut être autrement qu'international, et grands sont les mérites de celle qui en fait si dignement les honneurs.

Des honneurs qui sont parfois aussi difficiles qu'ennuyeux à supporter.

Lady Laurier se tient au poste, tous les lundis de chaque semaine et reçoit, avec l'affabilité et l'amabilité qui lui sont coutumières, une foule de gens qui n'y vont que pour se donner ensuite l'occasion de dire : “Je suis allée rendre visite à Lady Laurier.” Comment garder un front calme et serein, un sourire toujours engageant en présence de ces moules ? C'est son secret.

Un personnage fort choyé à ces réceptions du lundi, c'est le petit chien de Lady Laurier. On m'a même raconté qu'une dame, bien connue dans nos cercles, avait été jusqu'à lui confectionner du bonbon chez elle et

le lui avait apporté, noué de faveurs roses ! mais je n'affirme jamais que ce que j'ai vu. Pauvre toutou ! Ce que ces courtisanes caresses lui manqueraient s'il passait dans l'opposition ! Je me réjouis pour lui en croyant que cette éventualité n'est guère probable.

J'étais, il y a quelques semaines, à un de ces lundis, quand arrivent, après moi, deux grandes bringues d'anglaises aux dents longues, aux pieds devant. Qui étaient-elles ? d'où sortaient-elles ? comment se nommaient-elles ? Mystère et croquignoles. Après les compliments de bienvenue, l'une d'elles, étendant sa main pointure No. 7, vers le petit chien, ne manqua pas de s'écrier :

—What a charming dog !

L'autre, dans le but louable de se rendre plus intéressante encore aux yeux de son hôtesse sans doute, commença une interminable histoire à seule fin de nous dire qu'elle avait déjà fait, il y avait deux ans passés, connaissance avec le petit chien. C'est alors qu'elle avait fait remarquer au sénateur Un Tel qui se trouvait avec elle, que, etc., etc.

(J'ouvre ici une parenthèse pour faire observer à mon tour, qu'il existe à Ottawa une catégorie de femmes qui ne peuvent jamais raconter quoique ce soit sans agrémenter leur discours d'un ou deux sénateurs ; d'autres se rabattent sur des ministres ; d'autres, plus modestes, — que voulez-vous ? les goûts ne sont pas à discuter, — accommodent très bien leur petite sauce d'un député. Versons un pleur sur la fragilité féminine et passons.)

Les dames, qui vous intéressent actuellement, causaient sénateur et chien.

—Les entendez vous ? fis-je, en pouffant de rire, au sénateur Casgrain, de Montréal, qui faisait son apparition justement.

—Never mind de quoi c'est qui disent, retourna le bienvole sénateur.

Et lâchement nous abandonnâmes la maîtresse de céans à ses remarquables visiteuses pour discuter les mérites d'un nouveau candidat à une position quelconque, traîné en remorque jusqu'à la Capitale, par le bienveillant sénateur.

Du métier de ministre on en parle volontiers, ma's qui saura chanter les louanges du métier bien fait d'une femme de premier-ministre !

Sur cette réflexion profonde, je me retire — si vous voulez que je revienne.

Nous espérons voir à l'Institut Canadien, cette Mme Thérèse Vianzone dont LE JOURNAL DE FRANÇOISE dit tant de bonnes choses qu'il doit bien y en avoir une ou deux de vraies.

Cordialement vôtre

YVETTE FRONDEUSE.

(1) Ne croyez-vous pas que ministre ferait un excellent néologisme ?

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

Causerie

L'impératrice du Japon, qu'il est d'actualité de vous présenter, est une femme dont il est nécessaire de faire la connaissance à cause du mérite qu'elle s'est acquis par son intelligence et sa manière de gouverner l'empire.

Sa Majesté Haru Ko, qu'un auteur français dont vous avez déjà entendu parler, sans doute, Pierre Loti, appelle "l'Impératrice Printemps," naquit le 28 mai 1850. Elle appartient à la noble famille *Schijo*, l'une des cinq grandes familles de grands *Kugé* ou personnages de Cour, parmi lesquelles sont choisies les impératrices japonaises. Admirablement douée, la souveraine du Japon s'assimila vite cette éducation artistique et littéraire si commune aux jeunes princesses de son pays et vécut inconnue dans la réclusion de la Cour raffinée de Kyoto. Fraîche et délicate comme une fleur à peine éclose, Haru Ko fut remarquée un jour par l'empereur quand il vint à l'âge de se choisir une compagne et la jeune princesse fut proclamée impératrice du Japon à l'âge de 18 ans, son royal époux en avait alors dix-sept. Son mariage est exceptionnellement heureux, l'empereur aime sa femme et la vénère presque comme une divinité, mais hélas ! les joies de la maternité lui furent refusées. Elle éleva le fils de l'empereur et le futur héritier du trône pour qui elle eut les soins les plus touchants. Elle a seule, comme épouse légitime le titre d'impératrice, mais elle dut subir la loi qui permet à l'empereur du Japon d'avoir des épouses d'un rang inférieur.

Celui-ci, qui avait pris de son éducation plutôt européenne des goûts tout modernes, eut beaucoup de difficultés à se faire comprendre de ses sujets, mais l'Impératrice elle, sut deviner vers quel but tendait ses efforts : la modernisation du Japon et l'aide de toutes ses forces. Voyant qu'il était impossible de faire sortir de leur torpeur les femmes de son entourage, elle voulut préparer à une meilleure

destinée, celles de la génération future. Elle prit sur la cassette impériale la somme nécessaire à l'instruction de cinq petites filles et les envoya aux États-Unis faire un cours d'étude complet. Ces enfants eurent une influence extraordinaire sur l'éducation de leur pays. Aidées de leur souveraine, elles fondèrent plus tard une école normale supérieure, le décret impérial concernant cette institution exigeait que les femmes "suivassent les hommes dans leur progrès," car Sa Majesté Haru Ko sut enseigner à ses sujets ce que valait la femme, qui occupe maintenant au Japon une place prépondérante.

Outre l'école normale, on fonda encore de toutes parts des écoles élémentaires et supérieures, dont le programme ne le cède en rien aux écoles européennes.

Un établissement appelé l'*Institut des Filles Nobles* fut établi. C'est là qu'on y élève les futures grandes dames du Japon, les mères de la génération future dont les descendants recueilleront avec tant d'avantage les fruits d'une civilisation nouvelle.

L'impératrice Haru Ko est naturellement bonne et charitable et en voyant tout le bien accompli, toutes les œuvres humanitaires dont elle est la tête on se prend à regretter encore plus vivement qu'elle ne soit pas chrétienne. Quelle immense somme de bien ne réaliserait-elle pas encore, car il est facile de voir que la souveraine du Japon n'est pas une femme ordinaire. Son peuple, qui comprend peu ces efforts de civilisation moderne, mais qui en voit les effets, ne sait que penser d'elle et la vénère comme une déesse. On voit souvent l'Impératrice Printemps dans les hôpitaux ; elle les visite souvent, mais celui qu'elle préfère est l'hôpital de Tokio pour les femmes et les enfants, où elle a institué un service d'infirmières sur un plan américain.

A chacune de ses visites, elle apporte des douceurs aux enfants qu'elle leur distribue elle-même.

Si elle n'avait pas ses devoirs officiels et ses devoirs de charité qui sont pour elle une récréation, la pauvre souveraine aurait une vie bien triste et bien monotone, car elle n'a personne dans son entourage qui puisse la comprendre.

A l'intérieur du palais et dans la vie quotidienne l'impératrice conserve le costume national : robe de soie foncée et large ceinture.

Le palais de Tokugawa est moderne et sa construction ne fut achevée qu'en 1889.

Il est simple mais d'un artisme avec lequel il est difficile de rivaliser. On y a introduit les perfectionnements modernes tel que l'éclairage et le chauffage des appartements. La partie du palais réservée aux réceptions officielles est meublée avec un luxe tout européen ; celle où se trouvent les appartements privés de l'empereur et de l'impératrice sont d'une extrême simplicité et purement du vieux style national.

La modernisation d'un pays comme le Japon n'est pas une chose qu'on peut faire en un jour et les progrès attendus dans l'administration n'ont pu entamer les traditions se rattachant à l'étiquette du palais impérial, étiquette si compliquée, qu'elle demande à elle seule tout un entraînement. Aussi les dames entrent-elles jeunes au palais, vers dix ou onze ans, et passent plusieurs années de leur vie à étudier les fonctions qu'elles auront à remplir au service de leur souverain et envers les dames du palais. Ces questions ont à la Cour japonaise une importance qui n'est pas ordinaire.

Espérons que ce pays qui a de si grandes tendances artistiques viendra un jour à connaître les beautés d'une civilisation chrétienne, espérons aussi que l'Impératrice Printemps sera encore là pour en jouir, ce sera la récompense due à ses travaux et à son bon gouvernement.

TANTE NINETTE.

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

LES JEUX D'ESPRIT

Réponses à chercher

De qui est le vers suivant que l'on entend citer beaucoup, de nos jours encore, et à qui fait-il allusion ?

“ Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.”

Coquilles à rectifier

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

La dame use le bourreau.

Nous allons bêcher les moissons de l'étang.

Il a pendu son âne pour trente écus.

Charades amusantes.

Quelle différence y a-t-il entre un avocat et un serin en cage ?

Quels sont les verres qui se mettent en colère ?

Réponses à Jeux d'Esprit.

Enigme

Je suis l'ami des mauvais jours,
Celui des heures de paresse,
On me prend, puis on me laisse,
Pourtant on me revient toujours.

On me revêt de basane,
De toile, même de velours ;
Qui m'aime n'est point un âne,
À tous, je suis d'un grand secours.

Mais sous une forme nouvelle,
Exerçant un humble métier,
Je pèse pruneaux et chandelle,
Sur le comptoir de l'épicier.

Rép. Livre.

Ont répondu : Marie - Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Lucile Rodier, Montréal ; Thérèse Saint - Pierre et George-Emile Boulay, Coaticook ; Joséphine D., Fleur des Neiges et Neveux, Montréal.

Question d'Actualité.

(Pour mes neveux et nièces.)

Quelles sont les raisons qui ont amené la guerre actuelle entre la Russie et le Japon ?

Quelle nation a la première commencé la guerre ?

Voici, en détail, les raisons de la guerre entre la Russie et le Japon :

La Russie avait obtenu de la Chine, en la menaçant de prendre les armes contre elle, la partie nord de ce pays appelée la Mandchourie. Les Japo-

nais, effrayés de ce voisinage, conclurent un traité avec les Russes par lequel ceux-ci s'engageaient à n'occuper la Mandchourie que pendant dix années. Au mois d'octobre dernier expirait le traité en question, mais sur l'intimation des Japonais d'avoir à évacuer la province chinoise, les Russes répondirent que les stipulations du traité ne comportaient pas ces conditions, qu'il y avait une erreur, un malentendu, je ne sais trop quoi ; de plus la Russie demandait qu'on lui donnât la Corée. Alors le Japon rappela son ambassadeur de la Russie, ce qui était une déclaration de guerre, et dès lors commença les hostilités.

Ont donné des réponses satisfaisantes :

Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Thérèse St-Pierre et George-Emile Boulay, Coaticook ; Lucile Rodier, Antoinette St-Onge, Roger St-Mars, Montréal. Japoneries d'autonne, Laura St-Clair, Albertine Goncourt, Noé Lamoureux et Adrien, Québec. Iroquois égaré, Quatre-Saisons, Laurier-rose, Ottawa.

Récompense d'Assiduité

Avec le prochain numéro du *Journal de Françoise* commencera sa troisième année, je donnerai alors le nom de celui ou celle de mes neveux et nièces qui aura mérité le prix d'assiduité à répondre aux questions de la page des enfants.

Sur ce rapport, je ne puis vous féliciter mes petits amis, car vous vous êtes rendus coupables cette année de négligence envers votre Tante Ninette qui, elle, en est bien marrie. Quand me rendrez-vous l'enthousiasme de la première année où les réponses m'arrivaient si nombreuses que je ne savais que faire pour les classer toutes ? Parents, je m'adresse à vous, il ne vous est pas défendu d'aider un peu vos enfants à chercher les devinettes ou leur indiquer le moyen le plus facile pour répondre aux questions qui leur sont posées. Vous leur faciliterez la

tâche et vous les encouragerez ainsi à travailler.

Allons, mes chers petits, du courage et prenez de fortes résolutions pour l'année nouvelle, vous ferez tant plaisir à la directrice de votre page qui vous est toute dévouée et qui vous aime de tout son cœur.

TANTE NINETTE.

Mois pour Rire

Toto qui souffre beaucoup d'une dent mauvaise, se rappelle les observations maternelles.

Maman, dit-il avec décision, moi je veux que cette dent s'en aille.

—Eh bien ! mon enfant, nous irons voir le dentiste pour qu'il te l'arrache.

—Non ! non, pas le dentiste, ça me ferait trop mal !...

—Comment faire alors ?

—Tu sais bien !... donne-moi beaucoup de dragées, puisque tu dis toujours que ça fait tomber les dents toutes seules !...

Le petit Robert aborde sa maman avec des airs mystérieux :

—Dis, chère maman, n'avais-tu pas recommandé à la domestique de fermer toujours à clé le buffet à l'office ?

—Pourquoi cette question ?

—Je vais te dire, petite mère : hier soir, elle ne l'avait pas fermé ; alors, pour lui donner une leçon, j'ai mangé tous les gâteaux qui restait.

Recommandation de la mère à son enfant :

—Bébé, j'espère qu'en faisant la dinette avec tes petits amis tu t'es rappelé que je t'ai défendu de reprendre du gâteau une seconde fois.

—Oui, maman, répond Bébé... J'en ai pris deux morceaux tout de suite !

Maman est sortie pour faire des visites, oubliant imprudemment sur la cheminée un sac rempli de bonbons ; lorsqu'elle revient, le sac est vide, et Mlle Lili est occupée à en faire des cocottes :

—Comment ! s'écrie la mère, tu as tout mangé ?

—On ! non, maman. J'en ai laissé tomber un que je n'ai pas retrouvé !

Le Thé du Journal de Françoise

Le Journal de Françoise s'estime heureux d'avoir donné en l'honneur de la charmante Française qui est notre hôte, en ce moment, son thé annuel. Mlle Vianzone a su captiver les sympathies de toutes et le souvenir de son passage parmi nous ne sera jamais oublié.

Nous offrons à l'hon. M. Berthiaume, directeur-proprétaire de *La Presse*, l'expression de nos sincères remerciements, pour avoir si bienveillamment mis les salons de son journal à notre disposition et à celle de nos abonnées. Rien ne saurait exprimer la reconnaissance que nous avons pour cette généreuse hospitalité et pour toutes les marques d'obligeance et de courtoisie qui nous ont été prodiguées par cette partie du personnel de *La Presse*, mis à notre disposition.

LA DIRECTRICE.

EN GLANANT

Curiosité des supplices.

Il y avait, parmi les anabaptistes, une secte appelée les frères de Moravie. Ces sectaires ne voulant point aller à l'encontre de la maxime de l'Eglise, qui abhorre l'effusion du sang, avait imaginé pour les condamnés à mort un supplice qui consistait à les chatouiller jusqu'à ce qu'ils rendissent le dernier soupir.

Mot d'esprit

Fontenelle, qui d'ailleurs était resté célibataire, avait son couvert mis tous les jours de la semaine dans diverses maisons de Paris. Le jour de son enterrement, Piron dit en voyant passer le convoi, vers une heure — qui était celle où l'on dînait alors : "Voilà certainement la première fois que Fontenelle sort de chez lui à cette heure pour ne pas aller dîner en ville."

Histoire du langage.

Lamotte Levayer cite un beau parleur qui passa vingt-quatre heures à rêver comment il éviterait de dire *ce serait* à cause de la ressemblance de deux syllabes *ce se*.

Histoire de l'alimentation.

L'obligation d'observer les abstinences du carême était jadis rigoureusement prescrite par des ordonnances

souveraines. Veut-on connaître, dit Legrand d'Haussy, dans son *Histoire de la vie privée des Français*, quelle était la situation de Paris à ce sujet aux XVI^e et XVII^e siècles ?

Il existe un édit de Henri II, qui, en 1549, défend de vendre de la viande en carême à tout autre qu'à ceux qui apporteront un certificat du médecin. Quinze ans après, Charles IX défendit d'en vendre même aux huguenots pendant ce temps. Non content de cet édit, il en publia un autre en 1565 par lequel il confère à l'administration de l'Hôtel-Dieu le privilège d'en vendre exclusivement et ordonne qu'on n'en livrera qu'aux seuls malades. Cet édit fut confirmé par deux arrêts du Parlement en 1575 et en 1595. Le Parlement n'exigea pas seulement que celui qui venait acheter apportât une attestation du médecin. Bientôt les formalités furent augmentées. Outre le certificat du médecin, il en fallut un du curé, spécifiant la nature de la maladie et la nature de viande qu'il fallait. En tout cas la viande de boucherie était seule permise ; la volaille et le gibier étaient absolument prohibés. Or pendant le carême de 1629, dans l'Hôtel-Dieu qui seul pouvait vendre de la viande, il se tua en tout, tant pour le service des malades internes que de l'extérieur, six boeufs et environ soixante veaux.

Mot historique.

Quand le maréchal de la Ferté, après sa brillante campagne de 1651, fit son entrée à Metz, les Juifs, qui y étaient alors tolérés, vinrent comme les autres pour le complimenter. Quand on les lui annonça, le maréchal dit : "Je ne veux pas voir ces marauds-là : ce sont eux qui ont fait mourir mon divin maître qu'on ne les laisse pas entrer".

Les Juifs répondirent qu'ils en étaient bien fâchés, d'autant plus qu'ils apportaient un présent de mille pistoles qu'ils auraient été charmés que Monseigneur le commandeur voulût bien accepter.

—Bah, dit alors le maréchal, à qui on rapporta cette réponse, faites les entrer tout de même ; ces pauvres diables ne connaissaient pas Jésus-Christ quand ils l'ont crucifié.

Conseils Utiles

NETTOYAGE DES DENTELLES. — Pour le nettoyage des dentelles, pliez celles-ci en les doublant en nombre de fois plus ou moins grand suivant la longueur, afin d'en former un petit paquet, passez un fil en haut et en bas. Trempez ensuite votre paquet dans la bière, frottez avec les mains dans ce liquide. Retirez ensuite votre dentelle, exprimez-en la bière, en la roulant dans un linge après avoir retiré les fils qui la maintenaient en paquet, mais ne la rincez pas. Repassez-la ensuite humide, et à l'envers sur une couverture humide, en remarquant que plus la dentelle sera repassée humide plus elle aura de raideur.

NETTOYAGE DES STATUES DE PLÂTRE. — Epousseter le plâtre et l'enduire d'un mélange composé d'essence de térébentine et de blanc d'argent pour décoration. Faire le mélange clair comme du lait afin qu'il ne fasse pas d'épaisseur sur le plâtre. Peindre la statue avec une brosse douce, à peinture.

TRAITEMENT DES RHUMATISMES. — En Allemagne on traite les rhumatismes par le citron. On en fait de véritables cures. On doit absorber le jus de citron en augmentant la dose tous les jours, puis en la diminuant. On commence par un citron et l'on monte jusqu'à trente : après quoi on redescend. Le traitement entier dure deux mois. Il paraît qu'il donne d'excellents résultats. Mais tous les estomacs peuvent-ils le supporter ?

Un salon de modes populaire, c'est "Mille-Fleurs," 1554, rue Sainte-Catherine.

Parfum Rose blanche Bourbonnière. En vente chez tous les pharmaciens, 35 cts l'once.

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et Parfumeurs

2365 STE-CATHERINE Ouest

Pres de la rue Peel

MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.

Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers

JEAN DESHAYES, Graphologue

13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL